

La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak

Sherry Simon

Volume 31, numéro 3, hiver 1995

Politique à l'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035998ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simon, S. (1995). La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak. *Études françaises*, 31(3), 43–57.
<https://doi.org/10.7202/035998ar>

Résumé de l'article

Plutôt que de simplement constater l'accélération des phénomènes de « transnationalisation » dans les productions culturelles actuelles, la critique doit pouvoir comprendre les valeurs qu'elles mettent en jeu. Parmi ces valeurs, il y a celles véhiculées par la langue de traduction. Dans le domaine des Culture Studies anglo-américaines, notamment, on a été très peu attentif jusqu'ici aux pouvoirs de la traduction et au fait que l'anglais est devenu l'idiome d'expression de la culture hybridisée — y compris dans le domaine de la théorie. Font exception à cette insensibilité Homi Bhabha et Gayatri Spivak, pour lesquels la traduction devient un point nodal de réflexion et le lieu d'une critique de « l'interculturel ».

La culture transnationale en question: visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak

SHERRY SIMON

«Le mot de *littérature nationale* ne signifie pas grand-chose aujourd'hui; nous allons vers une époque de littérature universelle, et chacun doit s'employer à hâter l'avènement de cette époque¹.» Cette affirmation de Goethe, prononcée en 1827 et faisant référence à une conjoncture culturelle et politique très éloignée de la nôtre, résonne avec une nouvelle force aujourd'hui à l'époque de l'art transnational. Elle souligne la double dimension de la question de l'appartenance artistique: d'une part, la critique du «national» comme cadre d'analyse des productions culturelles et, d'autre part, le postulat d'un idéal transnational, la promesse d'une littérature mondialisée soutenue par une sensibilité cosmopolite. Cette tension entre les visées critique et utopique de la *Weltliteratur* persiste aujourd'hui dans les efforts de penser et de mettre en œuvre le transnational en art. Elle nous amène à réfléchir sur les valeurs véhiculées par les processus d'hybridation de

1. Goethe, *Conversations avec Eckermann*, Paris, Gallimard, 1941, p. 158.

l'expression culturelle, valeurs qui engagent à leur façon un nouveau rapport entre les faits littéraires et le monde.

S'il est évident, en effet, que le cadre national est aujourd'hui insuffisant pour délimiter ou expliquer les formes d'expression culturelle, que les productions les plus percutantes sont celles qui exploitent les ambiguïtés de l'espace national, qui font de l'œuvre le point de rencontre de langages culturels, la critique doit maintenant trouver un langage théorique qui lui permette de comprendre la portée esthétique et politique de ces œuvres. L'euphorie inspirée par les premières expériences transculturelles, dans le domaine du théâtre avec Jerzy Grotowski ou Peter Brook, de la performance avec Richard Schechner et plus tard dans tous les autres domaines de l'art, a cédé le pas à une attitude critique envers le potentiel niveleur de certaines de ces productions. Pour Rustom Bharucha, la « célébration » naïve des cultures mondiales par l'avant-garde américaine dans les années soixante-dix relevait d'un « ethnocentrisme aveugle », équivalant au regard colonialiste². Si nous continuons de reconnaître Salman Rushdie comme le représentant exemplaire du cosmopolitisme littéraire, l'un de ses praticiens les plus achevés, nous comprenons mieux maintenant les risques que peut comporter un tel rôle. La violence terrible dont il a été victime a montré cruellement qu'il y a plus que des dimensions ludiques à l'œuvre dans l'échange interculturel. On sait maintenant que l'internationalisation de la culture se déroule dans le contexte d'une « communication-monde » où la « mondialisation des économies et des systèmes de communication est indissociable de la création de nouvelles disparités entre les divers pays ou régions, et entre les divers groupes sociaux ; en d'autres termes, source de nouvelles exclusions³ ».

Applaudie ou critiquée, l'internationalisation des thèmes et des styles est désormais un fait marquant des productions culturelles contemporaines⁴. Pour pouvoir étudier

2. Rustom Bharucha, *Theatre and the World. Performance and the Politics of Culture*, Londres et New York, Routledge, 1993, p. 14.

3. Armand Mattelart, « Les nouveaux scénarios de la communication mondiale », *Le Monde diplomatique*, août 1995, p. 25.

4. Par « productions transnationales », j'entends toute une gamme de stratégies de mise en œuvre de l'hétérogénéité culturelle : sur le plan thématique (immigration, migrations), sur le plan des références culturelles ou des formes (le théâtre et la performance transculturelle), ou sur le plan des langues ou de l'identité des participants. Le théâtre de Robert Lepage fournit un corpus exemplaire dans ce contexte, particulièrement par le jeu entre plusieurs langues dans ses pièces. Voir Jill McDougall, *Performing Identities on the Stages of Quebec*, à paraître chez Peter Lang, et Sherry Simon, *Le Trafic des langues*, Montréal, Boréal, 1994.

ces nouvelles formes d'expression culturelle, la critique universitaire a dû s'adapter sur les plans institutionnel et disciplinaire. Ainsi a-t-on vu émerger des champs d'étude tels que la littérature « francophone » ou « postcoloniale⁵ » qui parcourent le vaste monde littéraire sans s'arrêter aux frontières nationales. Dans le contexte anglo-américain, la levée des barrières nationales s'accompagne d'une tendance marquée vers l'interdisciplinarité qui encourage la libre circulation des textes de provenances très diverses. La transdisciplinarité des *Culture Studies*, par exemple, favorise l'étude d'une vaste gamme de textes venant de plusieurs disciplines. De ce fait, cependant, on tient peu compte de leur spécificité rhétorique et textuelle. Il se crée ainsi, dans l'université comme dans les productions culturelles, une tension entre les forces centrifuges de l'internationalisation et les forces centripètes de la spécificité contextuelle, de l'enracinement dans la tradition.

Cette tension s'exprime aussi dans le rapport à la langue. L'une des conséquences du nouveau cosmopolitisme des *Culture Studies* anglo-américaines est qu'il confirme l'hégémonie de la langue anglaise. S'enrichissant d'objets d'études de toutes origines, abolissant les frontières nationales, les *Culture Studies* reconduisent l'autorité de l'anglais comme langue unique de traduction. Toutefois, malgré un ensemble de réflexions remarquables sur l'hybridité culturelle, très peu d'attention théorique a été accordée jusqu'à présent aux dimensions linguistiques de la condition postcoloniale et de la théorisation des faits culturels, comme si l'on était peu sensible à la question des pouvoirs qu'exerce la langue de traduction dans un contexte d'échanges généralisés.

Font exception à cette insensibilité deux théoriciens, Homi Bhabha et Gayatri Spivak, pour qui la traduction devient un point nodal de réflexion⁶. Chez Bhabha, cet effort prend la forme, dans *The Location of Culture*, d'une rethéorisation de

5. Le « postcolonial » l'emporte actuellement sur d'autres catégories concurrentes : littérature mondiale, littérature du Tiers Monde, littérature du Commonwealth. Cette victoire ne sera peut-être que temporaire, car une opposition importante souligne le caractère fourre-tout et donc trompeur de cette désignation. Voir Arif Kirlik, « The Postcolonial Aura : Third World Criticism in the Age of Global Capitalism », *Critical Inquiry*, n° 20, hiver 1994, p. 328-356.

6. Homi Bhabha, *The Location of Culture*, Londres et New York, Routledge, 1994. Gayatri Chakravorty Spivak, « The Politics of Translation », dans *Outside in the Teaching Machine*, New York et Londres, Routledge, 1993, pp. 179-200. Mahasweta Devi, *Imaginary Maps*, traduction et introduction par Gayatri Spivak, New York et Londres, Routledge, 1993. Mais voir aussi Aijaz Ahmad, *In Theory. Classes, Nations, Literatures*, Londres et New York, Verso, 1992, pour quelques commentaires suggestifs sur la traduction d'un point de vue marxiste (p. 79-81).

la notion même de traduction, reformulation qui tient compte des nouveaux lieux et instruments transnationaux de la création culturelle. Quant à Gayatri Spivak, elle accorde une attention très particulière à l'exercice de la traduction dans le contexte postcolonial, pratique qui fait pleinement partie de son projet critique et pédagogique. À partir de ses propres versions anglaises des textes de l'auteure bengalienne Mahasweta Devi (*Imaginary Maps*), Spivak élabore une éthique de la traduction qui tient compte du poids inégal des multiples différences qui agitent notre contexte culturel.

L'importance de la réflexion de Bhabha et Spivak est d'autant plus grande qu'elle s'adresse directement à un contexte anglo-américain traditionnellement indifférent aux faits de traduction. Sur le plan de l'efficacité politique, l'impact du travail de chacun est cependant très différent. Chez Bhabha, la traduction tend à perdre sa dimension réellement linguistique pour devenir une métaphore de l'«entre-deux». Spivak, par contre, fait un effort pour mettre en place une *méthode* de traduction qui donnera corps et forme au dialogue entre des voix différentes⁷.

LA CULTURE TRADUCTIONNELLE : HOMI BHABHA

C'est surtout grâce à l'immense influence de la pensée de Derrida que la traduction fait dans certains milieux l'objet d'un intérêt théorique renouvelé. L'esthétique postmoderne, fascinée par le recyclage et la répétition, a accordé un privilège épistémologique aux gestes «secondaires» tels que la traduction; ainsi, celle-ci se voit parfois gratifiée du prestige désormais refusé à l'écriture «originale». Cependant, ce recadrage conceptuel de la traduction a moins touché le domaine de la théorie postcoloniale⁸. Et pourtant, la traduction est bien au cœur de ce que l'on peut appeler la «condition postcoloniale». La postcolonialité implique presque toujours un clivage linguistique instauré par la domination de la langue métropolitaine sur les langues vernaculaires colonisées et

7. Au cours de ce texte, je me trouverai à «traduire» les textes et la pensée de Bhabha pour le contexte francophone, où ils sont encore relativement peu commentés. Ce déplacement reprend le mouvement d'attrait initial de Bhabha vers la pensée française, et notamment envers celle de Derrida. Tout comme Gayatri Spivak, il aura poursuivi ce rôle de médiation jusqu'à atteindre le stade le plus significatif de la traduction culturelle : celui de servir de relais et de prolongement original à la pensée qui l'a inspiré. Du fait même de ce modèle derridien, on comprendra que ni les écrits de Bhabha ni ceux de Spivak ne se prêtent facilement au résumé.

8. À l'exception de certaines études proprement littéraires, en premier lieu, *The Empire Writes Back*, de Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, Londres et New York, Routledge, 1990.

maintenu par le commerce inégal entre le centre et la périphérie.

En même temps, se crée de plus en plus, du fait de l'accélération des communications et des déplacements et de la généralisation des échanges culturels, ce que l'on peut appeler une culture de la traduction. Appartenant en premier lieu aux nombreux immigrants, réfugiés, et aux migrants de notre époque qui ont eu à traverser des frontières, cet espace culturel est aussi celui de tout «être traduit⁹», c'est-à-dire, celui de la (post)modernité dans son ensemble. La culture de la liminalité, en prenant la forme des idiomes mixtes de l'hybridité, vient de la sorte exprimer l'instabilité contemporaine de toute identité. Elle est le lieu du passage entre les langues, de la traversée des identités, de la déstabilisation des repères culturels.

C'est ce nouveau «lieu» de la culture que Bhabha repère et explore dans *The Location of Culture* (1994), ce lieu où la «culture» est «traductionnelle». Il s'agit d'une tentative remarquable qui consiste, à partir d'une démarche stylistique originale, à déstabiliser et à redéfinir une série de termes en fonction des réalités de la migration. En lisant Homi Bhabha, on se trouve dans un terrain éclaté où les objets et les sources d'étude sont hétéroclites (on passe des textes de missionnaires anglais du XIX^e siècle à Toni Morrison et Nadine Gordimer, de Heidegger à Saïd, de poètes des Caraïbes à Fanon et Walter Benjamin). Un tel découpage du corpus textuel découle bien évidemment d'un choix très conscient : pour Bhabha, l'analyse de la différence culturelle exige que l'on élabore un discours interdisciplinaire transformé¹⁰.

Il ne peut pas être question d'exposer ici l'ensemble de la réflexion de Homi Bhabha, la finesse de sa négociation entre ses influences théoriques (Derrida, Lacan) et ses objets d'étude (le rapport colonial et ses suites), et les multiples termes qu'il invente pour définir les rapports changeants entre les divers pôles du monde postcolonial : *ambivalence*, *hybridity*, *slly civility*, *mimicry*, *third space*, pour ne citer que quelques-uns des concepts utilisés. L'essentiel pour notre propos réside dans la configuration qu'il établit entre traduction et culture, c'est-à-dire le déplacement de la traduction vers le centre même de la vie de la culture.

9. «*Having been borne across the world, we are translated men. It is normally supposed that something always gets lost in translation ; I cling, obstinately to the notion that something can also be gained*» (Salman Rushdie, *Imaginary Homelands*, Londres, Granta Books, 1991, p. 17).

10. «*[...] a particular kind of interdisciplinarity discursive transformation that the analytic of cultural difference demands*» (Bhabha, *op. cit.*, p. 163).

Traditionnellement, la traduction active une très vieille solidarité entre langue, culture et texte. Nous sommes habitués à concevoir la traduction comme une opération de transmission d'un texte, écrit dans *une* langue, appartenant à *une* culture, vers une nouvelle demeure linguistico-culturelle. Selon cette logique, la traduction est possible parce que chaque texte est défini en premier lieu par son appartenance à un espace national-culturel-linguistique. La traduction permet la reproduction et la répartition de cette appartenance dans un espace symétrique. Autrement dit, la structure fondamentale de l'altérité, encadrée par la langue nationale, est garante du processus de l'échange. Antoine Berman a étudié, de façon magistrale, un moment important de l'expression de cette structure d'altérité en explorant l'«épreuve de l'étranger» qui a contribué à l'émergence de l'espace national allemand à l'époque romantique¹¹. En examinant la théorie spéculative qui entoure le commerce littéraire entre la France et l'Allemagne à l'aube de l'époque romantique et en critiquant l'histoire et l'actualité de l'ethnocentrisme du regard français sur les littératures étrangères, l'enquête de Berman se situe à l'intérieur de ce paradigme de dialogue national. Le moi et l'autre, la langue propre et la langue étrangère, le proche et le lointain sont clairement délimités selon l'appartenance française ou allemande. Cette solidarité primordiale entre la langue, la littérature et la nation est le postulat qui soutient toute réflexion sur la traduction depuis le romantisme, organisant la rencontre entre les altérités nationales sans jamais les mettre en question.

Que se passe-t-il, par contre, si les langues et les cultures «de départ» sont instables, déjà pénétrées d'altérité? Derrida a déjà évoqué cette question en commentant les difficultés de traduire *Finnegans Wake* de Joyce. «Comment traduire un texte écrit en plusieurs langues à la fois? Comment “rendre” l'effet de pluralité? Et si l'on traduit par plusieurs langues à la fois, appellera-t-on cela traduire¹²?» Devant l'instabilité des idiomes, la traduction demande à être reconceptualisée. Il faut y voir une opération qui n'aboutit pas toujours à un résultat homogène, mais qui — à l'instar des identités culturelles du monde contemporain — se confronte en permanence à l'inachevé.

11. Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

12. Jacques Derrida, «Des tours de Babel», dans *Difference in Translation*, Joseph F. Graham (édit.), Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1985, p. 215.

C'est en effet l'espace instable de la culture transnationale qui est la source de la reconceptualisation théorique qu'effectue Bhabha, reconceptualisation qui déstabilise le rapport entre la langue et la culture nationales. Cette perspective suppose que la culture n'est pas une donnée, une globalité fixe, mais qu'elle est le résultat d'un « engagement », d'un acte performatif. L'autorité de la culture comme cadre et comme limite identitaire s'effrite. La culture n'est pas à saisir dans une logique de la « diversité » (la culture comme un objet de savoir empirique, comme une totalité close, une « bulle » qui enveloppe les comportements, selon les visions les plus éculées du multiculturalisme, mais dans une logique de la « différence » où la culture devient une catégorie *énonciative*, un espace interstitiel de négociation). Comme l'écrit Bhabha :

La représentation de la différence ne doit pas être lue à la hâte comme le reflet de traits ethniques ou culturels prédonnés, gravés dans la table de la tradition. L'articulation sociale de la différence, depuis la perspective minoritaire, est une négociation complexe et continue qui cherche à autoriser des hybridités culturelles qui surgissent à des moments de transformation historique¹³.

Quand Bhabha évoque donc une « culture transnationale et traductionnelle », il fait référence à un lieu de *création* culturelle. Cet espace de négociation définit une subjectivité de l'entre-deux, du transactionnel et du performatif. Il s'agit non pas de repenser l'espace de la globalité comme une « pluralité démographique », un ensemble d'identités catégorisables, mais d'étudier les processus de transformations identitaires à la frontière, là où se déroulent des processus de traduction qui ne peuvent jamais être menés à terme, une fois pour toutes. Comme l'écrit Bhabha : « Pour réviser le problème de l'espace global selon la perspective postcoloniale, il faut déplacer le lieu de la différence culturelle : il ne s'agit plus d'un espace de *pluralité* démographique, mais plutôt des négociations frontalières de la traduction culturelle¹⁴. »

Dans cette conceptualisation de la traduction inachevée et inachevable, Bhabha récupère pour le champ social la pensée

13. « *The representation of difference must not be hastily read as the reflection of pre-given ethnic or cultural traits set in the fixed tablet of tradition. The social articulation of difference, from the minority perspective, is a complex, ongoing negotiation that seeks to authorize cultural hybridities that merge in moments of historical transformation* » (*op. cit.*, p. 2).

14. « *To revise the problem of global space from the postcolonial perspective is to move the location of cultural difference away from the space of demographic plurality to the borderline negotiations of cultural translation* » (*op. cit.*, p. 223).

linguistique et philosophique de Benjamin (reprise par Paul de Man) : le transfert entre les systèmes linguistiques ne peut jamais être absolu¹⁵.

La liminalité de l'expérience migrante est tant un phénomène traductionnel que transitionnel : il ne permet pas de résolution [...]. Pris entre un atavisme « indigéniste » voire nationaliste et l'assimilation métropolitaine postcoloniale, le sujet de la différence culturelle devient un problème que Walter Benjamin a décrit comme l'irrésolution, la liminalité de la traduction, l'élément qui résiste au processus de traduction. Ce rythme de la traduction de la différence culturelle aux interstices est imprégné de la temporalité benjaminienne du présent qui rend graphique un moment de transition¹⁶.

Au lieu de considérer ces espaces liminaires et transitionnels comme imparfaits et donc inférieurs, Bhabha y voit le lieu de la construction de nouveaux signes d'identité, des lieux de collaboration et de contestation essentiels à la définition de la société elle-même¹⁷. L'espace interstitiel de la traduction acquiert ainsi une importance proprement fondatrice : il porte la responsabilité de dire le sens de la culture, sens qui s'établira comme non-coïncidence, disjonction et distance.

Si pour Derrida l'épreuve de la traduction sert essentiellement à appuyer une critique de la représentation et de la subjectivité, l'indétermination du sens et la non-autorité de l'auteur¹⁸, Bhabha prolonge cette critique vers les bases collectives de l'énonciation. Là où Derrida interroge le sujet individuel comme catégorie conceptuelle primaire, Bhabha met en

15. *Ibid.*, p. 163.

16. « *The liminality of migrant experience is no less a transitional phenomenon than a translational one; there is no resolution to it because the two conditions are ambivalently enjoined in the "survival" of migrant life. Living in the interstices of Lucretius (crossing cultural frontiers permits freedom from the essence of self) and Ovid (migration only changes the surface of the soul, preserving identity under its protean forms), caught in-between a "nativist", even nationalist, atavism and a postcolonial metropolitan assimilation, the subject of cultural difference becomes a problem that Walter Benjamin has described as the irresolution, or liminality, of "translation", the element of resistance in the process of transformation, "that element in a translation which does not lend itself to translation". This pace of the translation of cultural difference at the interstices is infused with that Benjaminian temporality of the present which makes graphic a moment of transition [...]* » (*op. cit.*, p. 224).

17. « [...] *in-between spaces that initiate new signs of identity, innovative sites of collaboration and contestation in the act of defining the idea of society itself* » (*op. cit.*, p. 2).

18. Voir à ce sujet Tejaswini Niranjana, *Siting Translation. History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1992.

question le caractère fondateur de la culture. Cette critique s'appuie sur deux éléments empruntés essentiellement à la théorie de la traduction chez Benjamin : le premier est le caractère irrémédiablement *étranger* du signifiant et, par extension, la singularité et la matérialité de toute expérience culturelle ; le second, la dimension *temporelle* de la traduction, le mouvement de sens entre deux moments d'énonciation, le caractère performatif de la communication culturelle, et par conséquent l'absence de tout accès non médiatisé à la vérité.

En insistant sur l'étrangeté irrémédiable du signifiant, Bhabha veut ainsi mettre de l'avant la matérialité de la différence culturelle. L'étrangeté des langues empêche le transfert total de sens, l'assimilation du nouveau dans l'ancien, de l'exotique dans le familier, du colonial dans le métropolitain. L'étrangeté de la langue ne signifie pas que la réalité de l'autre nous reste à jamais distante et inaccessible, mais, au contraire, que le signifiant ne signifie jamais d'une manière transparente et que tout langage culturel est étranger à lui-même. C'est le caractère irréductible du signifiant qui s'impose ici, l'excès de signification qui afflige le signe en tant qu'élément d'une langue « naturelle ». Bhabha souligne encore ce caractère lorsqu'il constate :

L'argument de Benjamin peut servir à une théorie de la différence culturelle. C'est en prenant contact avec ce qu'il nomme « l'air linguistique plus pur » — le signe comme antérieur à tout *lieu* de sens — que l'effet-de-réalité du contenu peut être subjugué qui ensuite rend tout langage culturel « étranger » à lui-même¹⁹.

Deuxième élément : la temporalité. La traduction marque un mouvement de sens, la disjonction entre le message et l'émetteur. Bhabha met l'accent sur la « performativité de la traduction comme la mise en scène des différences culturelles²⁰ ». Dans le domaine du politique comme dans celui de la théorie, « toute position est toujours un processus de traduction et de transfert de sens. Chaque objectif est construit sur la trace de la perspective qu'il efface ; chaque objet politique est déterminé dans son rapport à un autre et déplacé du

19. « Benjamin's argument can be elaborated for a theory of cultural difference. It is only by engaging with what he calls the "purer linguistic air" — the sign as anterior to any site of meaning — that the reality-effect of content can be overpowered which then makes all cultural languages "foreign" to themselves » (*op. cit.*, p. 164).

20. *Op. cit.*, p. 227.

fait même²¹ ». La temporalité de la traduction et de la négociation s'opposent à celle de la *négation*. C'est la temporalité indéterminée de l'entre-deux, le lien instable, que doit mobiliser toute tentative de créer de la nouveauté dans le monde. La traduction est le langage *in actu*, plutôt que le langage *in situ*; le sujet d'énonciation est toujours défini par une position²². La traduction devient signe : elle dit le décalage entre la culture de l'autorité et les pratiques performatives. Elle met, comme l'écrit Bhabha, « l'original en mouvement²³ ».

Ce que la traduction n'est pas ? La traduction n'est pas transfert et naturalisation de sens. Elle n'est pas mécanisme de transmission, mais élément constituant de la production culturelle et de la théorie. Elle ne s'efface pas pour faire place à deux univers de sens stables. La traduction prend les devants de la scène, s'affirme comme espace d'hybridation, de liminalité, d'entre-deux. La traduction introduit à l'intérieur des limites d'une langue la conscience d'une pluralité de lieux. Comme la différence culturelle, la traduction met en scène des différences qui se juxtaposent sans se fondre dans une totalité homogène : elle est jeu de différences qui s'ajoutent les unes aux autres sans créer de nouvelles totalités²⁴.

PARLER À PARTIR DE LA TRADUCTION

L'inscription de la traduction au centre même de l'entreprise théorique de Bhabha a pour effet de faire de la création culturelle un ici-maintenant permanent et donc d'annuler la construction de tout rapport d'altérité. Ce que Bhabha veut créer et mettre en valeur, c'est la capacité productive d'un tiers-espace, d'une culture transnationale fondée sur l'hybride.

Comment cet espace rendra-t-il compte des rapports de pouvoir, du poids différentiel des langues, qui jouent aussi dans l'univers postcolonial ? Alors qu'il souligne les antagonismes

21. « [...] *each position is always a process of translation and transference of meaning. Each objective is constructed on the trace of that perspective that it puts under erasure; each political object is determined in relation to the other, and displaced in that critical act* » (op. cit., p. 26).

22. « *Translation is the performative nature of cultural communication. It is language in actu (enunciation, positionality) rather than language in situ (énoncé or propositionality). And the sign of translation continually tells or tolls the different times and spaces between cultural authority and its performative practices. The "time" of translation consists in that movement of meaning, the principle and practice of a communication that, in the words of de Man, "puts the original in motion to decanonise it, giving it the movement of fragmentation, a wandering of errance, a kind of permanent exile"* » (op. cit., p. 228).

23. *Ibid.*

24. « *Differences which add to but do not add up* » (op. cit., p. 163).

symboliques et traductionnels qui ont joué au cours des XVIII^e et XIX^e siècles lors de la colonialisation de l'Inde, la façon dont toute une classe de bureaucrates qu'il appelle les *mimic men* (les « hommes de la mimique²⁵ ») ont dû déplacer et *faire mentir* le signifiant « indigène » compromis dans un réseau hostile à la vérité que l'on voulait à tout prix imposer²⁶, Bhabha insiste moins sur la persistance contemporaine de tels effets. L'écriture même de Bhabha est paradoxale à cet égard. Sa syntaxe tortueuse et la phraséologie dense présentent quelque chose qui relève d'un style traductionnel. Par la variété et le caractère disparate de ses références, par la création d'une terminologie idiosyncratique, Bhabha met en œuvre un langage dépayçant. En contrepartie, il est très peu question dans *The Location of Culture* de signifiants étrangers. Un détail me semble significatif. Alors qu'il utilise et discute abondamment les œuvres de Lacan, Fanon, Levinas, Sartre, Bhabha ne donne que les références anglaises pour les textes qu'il cite. Le cas de Fanon, qu'il analyse en détail, est particulièrement frappant à cet égard. Lectorat anglophone oblige ? Pourtant, pour un théoricien qui insiste sur le caractère « traductionnel » de la pensée, cet oubli semble révélateur. L'écriture de Bhabha devient en elle-même un signe de la théorie hybridisée et mondialisée. Elle fait advenir, sous une forme renouvelée, selon Bhabha, l'idéal de la *Wellliteratur* proposée par Goethe²⁷.

Il convient ici de rappeler le doute formulé par Antoine Berman à l'endroit du concept même de la *Wellliteratur* chez Goethe, idéal censé s'accomplir par le biais de la multiplication des traductions vers l'allemand : « La pensée goethéenne oscille ici entre deux pôles : promouvoir une intertraduction généralisée, ou considérer la langue et la culture allemandes comme le médium privilégié de la littérature mondiale²⁸. » Autrement dit, faut-il comprendre le désir de la « cosmopolitisation » de la littérature allemande comme une généreuse

25. « [...] a class of interpreters between us and the millions whom we govern — a class of persons Indian in blood and colour, but English in tastes, in opinions, in morals and in intellect » (Macaulay, « Minute » 1835, cité dans Bhabha, *op. cit.*, p. 87).

26. Alexander Duff, le plus célèbre des missionnaires du XIX^e siècle, écrit : « [...] every native term which the Christian missionary can employ to communicate the Divine truth is already appropriated as the chosen symbol of some counterpart deadly error [...]. You vary your language and tell [the natives] there must be a second birth. Now it so happens that this and all similar phrasology is preoccupied. The communication of the Gayatri, or the most sacred verse in the Vedas [...] constitutes religiously and metaphorically the natives' second birth [...]. Your improved language might only convey that all must become famous Brahmans ere they can see God » (cité par Bhabha, *op. cit.*, p. 101).

27. *Op. cit.*, p. 12.

28. Antoine Berman, *op. cit.*, p. 92.

invitation à l'altérité, ou doit-on y déceler aussi la menace d'une visée hégémonique où l'allemand devient la langue exclusive de la littérature mondiale? Quelque chose de cette visée hégémonique se joue dans l'écriture traductionnelle de Bhabha dans la mesure où l'anglais désormais internationalisé s'impose incontestablement comme *la* langue de traduction. Le nouveau cosmopolitisme des *Culture Studies* anglo-américaines signale-t-il l'avènement d'une mondialisation de la culture où toute marque de provenance étrangère sera effacée?

Signifie-t-il la fin des altérités, puisque l'Autre n'existe plus?

L'ÉTHIQUE DE LA TRADUCTION SELON SPIVAK

C'est sans doute contre cet effacement des frontières que Spivak réagit en formulant ses notes sur les aspects politiques de la traduction. Si Bhabha et Spivak s'expriment à partir d'un cadre théorique similaire, Spivak propose pour sa part un correctif ou, si l'on veut, un supplément essentiel à la pensée de Bhabha. Je dois rappeler qu'il n'est pas question ici d'exposer l'ensemble de la pensée de Spivak, mais uniquement d'insister sur ce qui, dans son projet traductionnel, la distancie de Bhabha et de son « espace interstitiel » de la culture.

Le projet traductionnel de Spivak englobe un ensemble de pratiques : la traduction à proprement parler des textes de l'écrivaine bengalie Mahasweta Devi (traduction accompagnée d'une préface et d'une postface), des textes critiques portant sur l'écriture de Devi et un article majeur portant sur la politique de la traduction. On comprend que la traduction est ici pleinement assumée par Spivak comme un élément de son travail critique, tout comme la critique doit éclairer et orienter le sens de la traduction. On comprend aussi que la traduction, selon Spivak, est une activité qui requiert une contextualisation rigoureuse. En expliquant à la fois les motivations politiques de l'auteure et en situant son sujet (les femmes issues de ceux que l'on appelle les « tribaux » en Inde), en justifiant ses stratégies de traduction, Spivak cherche à créer des conditions propices à la lecture de ces textes. Elle veut à tout prix éviter la création d'un rapport mythique à « l'Inde » en tant que représentation d'une culture lointaine et exotique. Cette fin étant la visée de son projet, elle doit déconstruire le rapport « inter »-national. Il n'est plus question de traduire « l'Inde », mais de mettre en évidence la singularité de l'écriture de Devi, elle-même issue d'une recreation singulière de la culture bengalie. Comme Bhabha, Spivak insiste

sur le caractère irrémédiablement singulier du signifiant étranger.

Quelle stratégie de traduction peut atteindre ces buts ? Spivak décrit sa propre méthode de travail : un processus de rédaction rapide où la traductrice « cède » devant le texte, dans une attitude plus « érotique » qu'éthique — le rapport amoureux étant défini comme la tentative de maintenir la distance à l'autre, contrairement à l'éthique, qui exige, lui, un sujet universel, toujours ressemblant²⁹. Spivak met également en relief la nécessité de suivre attentivement les changements de registre, les dissonances internes du texte :

Comment la traductrice est-elle attentive à la spécificité du langage qu'elle traduit ? Quelque part, la nature rhétorique de tout langage dérange sa systématisme logique. Si on met l'accent sur la logique aux dépens des interférences rhétoriques, nous restons en sécurité. La « sécurité » est le terme qu'il faut ici, puisqu'il est plutôt question de risques et de violence faite au langage de la traduction³⁰.

En effet, les textes de Devi rendus en anglais par Spivak sont déconcertants, juxtaposant des expressions idiomatiques (*what a dish*), des termes techniques (*bonded labour*, *Kulak*) et des phrases abruptes se succédant sans liaisons.

La pratique de la traduction et ses métadiscours s'inscrivent pleinement dans la pédagogie postcoloniale de Gayatri Spivak. Même si de toute évidence cette pédagogie s'adresse aux étudiants américains (et en particulier aux bonnes âmes du mouvement féministe qui veulent rayonner sur le globe entier, sans tenir compte des différences culturelles), on est parfois étonné des précisions qu'elle se croit obligée de fournir : pour traduire, il faut bien connaître la scène littéraire, toute écriture postcoloniale n'est pas nécessairement subversive, tous les auteurs ne sont pas semblables, etc.³¹. Elle insiste sur l'attention qu'il faut donner à la traduction afin de réduire les risques d'une « littérature mondiale » soumise à un au style uniforme et plat, où tous les exotismes seraient calqués sur un même moule. Une traduction attentive peut contrer l'effet « antidémocratique » d'une traduction dans les

29. *Op. cit.*, pp. 80-81.

30. « *How does the translator attend to the specificity of the language she translates ? There is a way in which the rhetorical nature of every language disrupts its logical systematicity. If we emphasize the logical at the expense of these rhetorical interferences, we remain safe. "Safety" is the appropriate term here, because we are talking of risks, of violence to the translating medium* » (*op. cit.*, p. 180).

31. *Op. cit.*, p. 192.

codes du pouvoir. En même temps, Spivak insiste sur l'importance pour les étudiants qui désirent s'engager dans les « études transnationales » d'apprendre au moins une des langues des ex-colonies.

Certaines des recommandations pédagogiques de Spivak peuvent sembler triviales. Pourtant, dans un contexte intellectuel qui tient pour acquise l'anglicisation progressive du globe, elles ont leur importance réelle.

L'ÉCRITURE TRANSFRONTALIÈRE

Ce qui distingue les activités traductionnelles de Bhabha et de Spivak, c'est surtout le lieu de leur exercice. Bhabha décrit le creuset culturel de l'hybridité métropolitaine comme un lieu de rencontres et de mélanges qui confond les marques de provenance. Spivak s'engage à problématiser les liens de transmission entre les cultures marginales et le centre, rappelant que des différences incommensurables subsistent, *résistent* aux tendances de la mondialisation. Mais les deux théoriciens se rejoignent, cependant, dans la reconnaissance que les pôles de l'altérité culturelle ne préexistent pas à la traduction, mais prennent forme au cours de cette activité d'échange³². Dans ce sens, ils s'entendent sur les pouvoirs inhérents à la langue de traduction, pouvoirs qui s'exercent tant dans le milieu universitaire que dans d'autres réseaux d'échanges.

Prises ensemble, les réflexions de Bhabha et de Spivak soulignent l'importance d'une véritable éthique de la traduction dans le contexte de l'internationalisation des échanges culturels. Cette éthique, bien que partageant certains éléments de la vision de Goethe ou, à sa suite, d'Antoine Berman, doit également s'en démarquer. Pour Goethe comme pour Madame de Staël, la traduction est liée à la libéralisation des échanges dans le contexte des nationalismes naissant à la suite de la défaite napoléonienne. « La circulation des idées est de tous les genres de commerce celui dont les avantages sont les plus certains », dira Madame de Staël, en montrant tout aussi bien que ce commerce se déroule dans le contexte de la rivalité entre nations fortes (celles qui jouissant d'une vitalité

32. Bhabha exprime cette idée en citant un extrait d'un texte de Heidegger sur le pont. La frontière devient le lieu à partir duquel le lieu (la culture, la nation) commence à exister : « *It is in this sense that the boundary becomes the place from which something begins its presencing in a movement not dissimilar to the ambulant, ambivalent articulation of the beyond that I have drawn out: "Always and ever differently the bridge escorts the lingering and hastening ways of men to and fro, so that they may get to other banks [...]. The bridge gathers as a passage that crosses"* » (*op. cit.*, p. 5).

sociale, politique et littéraire) et nations faibles³³. La littérature comparée héritera de ce cadre conceptuel, les traductions devenant des pièces à conviction attestant des pouvoirs des littératures nationales à « recevoir » les produits étrangers. Les échanges culturels créés grâce à la traduction n'ont pas pour effet d'invalider le cadre national des études littéraires, mais plutôt de le renforcer.

Même si elle est très critique par rapport à la tradition française et sa manière d'occulter le rapport à l'étranger, la pensée d'Antoine Berman est redevable à ce même cadre. Quand Berman explique que « la traduction n'est pas une simple médiation, mais un processus où se joue tout notre rapport avec l'Autre³⁴ », cet Autre est déjà paré des habits de l'altérité nationale. L'hybridation des identités et des productions culturelles contemporaines exige toutefois que cet « Autre » devienne lui-même objet d'interrogation, à l'instar de la logique de l'échange qui soutient le trafic des langues. De ce recadrage des visées de la traduction émergeraient les éléments de ce qu'on pourrait appeler une théorie postmoderne de la traduction. L'une des tâches d'une telle théorie serait de rehausser la visibilité de la traduction comme processus fondamental à la mondialisation des échanges culturels. Et de souligner les rapports de pouvoir qui y sont inhérents. Mais il serait aussi question de repenser en permanence les frontières — linguistiques, culturelles, nationales — qui encadrent la circulation des œuvres. Il faut voir la traduction comme une opération qui se confronte aux certitudes identitaires sans nécessairement les conforter. On arriverait ainsi à conjuguer la traduction à des formes d'échanges qui relèvent d'une logique de l'inachevé.

33. Elle développe cette pensée dans un discours fort controversé qu'elle a prononcé en Italie, en 1816, « De l'esprit des traductions » (*Œuvres*, Paris, 1821). On tient ce discours en partie responsable de la naissance du romantisme italien. Madame de Staël suggère que les Italiens ont intérêt à avoir recours à la traduction comme moyen de renouveler leur littérature sclérosée.

34. Antoine Berman, *op. cit.*, p. 287.